

**Texte rédigé par Anne Boissière après un entretien avec Magali Desbazeille, chez elle à Paris, le 26 Juillet 2001. Dans le cadre de l'Atelier en Œuvre 2001, Centre Noroit, Arras.**

Magali Desbazeille, née en 1971 à Douai, a fait ses études à l'École Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris et a été accueillie pendant deux années (1998-2000) au Fresnoy, Studio national des arts contemporains à Tourcoing. Là, elle a trouvé les moyens techniques et financiers ainsi que le soutien humain nécessaires à la réalisation de sa première œuvre d'envergure, une installation vidéo interactive récompensée d'une mention d'honneur au Festival Ars Electronica de Linz en 2001, qui a pour titre : *Tu penses donc je te suis*.

Magali Desbazeille affectionne les renversements et le tour qu'elle fait jouer à la célèbre formule de Descartes est assez paradigmatique de l'esprit des quelques installations qui marquent désormais son parcours : l'humour, l'évitement du solipsisme, une générosité humaine que sert une rigueur voire un perfectionnisme technique et artistique.

Le décentrement, l'écart constituent une grande part du travail sur l'image qu'elle poursuit à travers ses installations. En couchant à l'horizontale la verticalité de l'image picturale ou filmique, Magali Desbazeille interroge et déstabilise le traditionnel regard frontal qu'elle dit être " difficile " pour elle, trop direct, peut-être trop violent. Dans *Tu penses donc je te suis*, c'est du dessous qu'est filmée la déambulation anonyme des personnages. Dans *la table de séduction*, installation vidéo pour un bar-restaurant (1999) se présentent en alternance deux points de vue sur la séduction le dessus et le dessous. Dans *la Table de sable - Highway 101*, qui est une collaboration chorégraphique avec Meg Stuart/Damaged Goods (2000), c'est du dessus que se construit la perspective.

L'image s'enveloppe d'elle même, s'arrondit, gagne en volume pour se faire installation et intégrer le spectateur. L'image devient matière : sol qu'on peut fouler et entendre, textile, sable mêlé aux corps ou corps et visages devenant sable, fluidité comme ces mots qui filent quand les pas franchissent le sol. L'image s'inverse, abolissant les frontières figées entre le réel et l'art. Dans *l'herbe est toujours plus verte ailleurs*, installation vidéo in situ, Ryerson Gallery, Toronto, février 2001, c'est au même mouvement que nous convie Magali Desbazeille, même si, la verticalité du mur impose encore sa présence : le passage de l'autre côté dans un franchissement qui ne vaut que pour lui-même. Il n'y a rien à voir, seulement le personnage, enfant ou autre, qu'importe, regardant au-dessus. " Lorsque le personnage filmé regarde derrière le mur, son visage apparaît derrière le visiteur ". Magali Desbazeille construit une profondeur qui n'est pas métaphysique mais ludique. Par ce jeu des regards, dans *l'herbe est toujours plus verte ailleurs*, le spectateur réel se fait fictif, il est virtuellement passé de l'autre côté du mur s'il accepte de se retourner. Le jeu de l'inversion est un " retournement d'espace " qui transforme le regard du spectateur sur lui-même. Il y a inversion mais non jeu de miroirs : on ne se regarde ni on ne regarde vraiment. Il y a de la profondeur, pas

d'abîme. Les personnages filmés, qui sont tout un chacun, passent sans s'arrêter et ce pas franchi suffit à les faire être.

Magali Desbazeille a le souci humain du commun, du banal, de la diversité et l'anonymat chez elle est scandé de présence. Elle nous convierait plutôt à une éthique du quotidien, mais en marche. Le rapport subtil qu'elle construit entre l'image et le son participe à sa façon de la destruction des arrière-mondes. Il y a chez elle une sorte de liquidation tranquille de l'intériorité. L'esprit devient matière, il s'expose comme le montre aussi son dernier projet en cours *Key+Words*, basé sur les mots clé que les internautes tapent dans la case " search " des moteurs de recherche sur Internet. Déclencher des pensées intérieures, donner à entendre ce qui reste d'ordinaire caché et peut-être un peu honteux. Les pensées devenues mots, sons, s'avèrent multiples, plates, elles s'enchaînent comme les pas.

Magali Desbazeille ne cache pas la difficulté technique qu'a représentée pour elle et pour Siegfried Canto dans *Tu penses donc je te suis*, la maîtrise de l'articulation entre le contact du spectateur effleurant les images mobiles des passants filmés par en-dessous, et les déclenchements sonores des pensées intérieures de chaque personnage. Il a fallu réaliser un développement informatique spécifique avec des logiciels sophistiqués et effectuer un travail coûteux et extrêmement précis de montage. Mais là encore l'effort technique, parce qu'il est maîtrisé, aboutit au rêve et au jeu, à un renouvellement du quotidien. La liquidation de la subjectivité débouche sur le déploiement d'une dynamique, qui est celle de la motricité des corps dans la coïncidence voulue entre la perception auditive des pensées devenues extérieures et le contact avec l'image vidéo et les reflets mobiles.

Le principe de l'interaction, chez Magali Desbazeille, révèle l'importance accordée au corps en mouvement, qu'il s'agisse de l'interaction entre les personnages fictifs et les spectateurs, ou comme dans la *Table de sable*, l'interaction entre la figure vidéo projetée et les danseurs qui l'entourent, l'effacent, la modèlent. L'image devient corps, corps animé; même si on lui ôte le visage, le regard et ses pensées intérieures.

**Anne Boissière, Maître de conférences à l'Université de Lille 3.**